

**SANS TEMPS, NI LIEU.
INNOVER EN THÉORIE LITTÉRAIRE
AU TEMPS DU COMMUNISME**

Le cas de Ioana Em. Petrescu représente un bon exemple de « théorie qui se localise » en réponse aux diktats de l'histoire ; dans ce qui suit, je vais puiser mes exemples dans un seul livre, parmi ceux qu'elle a signés, celui qui est – même à ses yeux – le plus ouvertement « théorique ». Ma réflexion naît de l'étude de ses archives, ces 10 dernières années ; dans une visée plus ample, l'accès étant possible maintenant à la bibliothèque personnelle et aux manuscrits de l'auteure, j'espère pouvoir reconstituer des pratiques de lecture (de la théorie), ainsi que des manières de donner corps aux nouvelles idées. Ce faisant, je voudrais pouvoir reconstituer des façons de trouver et poser une voix personnelle (et fortement iconoclaste) dans un champ – celui de la théorie littéraire européenne – qui était, *a priori*, lointain, sinon interdit d'accès pour un spécialiste roumain.

Pour ce faire, j'ai choisi un volume particulier de son œuvre. Il s'agit de *Configurații* (*Configurations*, 1981)¹. C'est, parmi les livres de Ioana Em. Petrescu, celui dont la visée théorique est la plus visible, la plus « programmatiquement » posée, dès le début (le premier chapitre s'intitule *Niveau configuratifs dans la construction de l'image* et il contient une discussion purement théorique du sujet, que les chapitres suivants vont illustrer et reprendre). C'est aussi le livre qui a joui, à son apparition, de la réception critique la plus « discrète » (car les commentateurs ne savaient pas quoi en faire : non focalisé sur un grand auteur, avec des microlectures jouant sur la pauvreté des textes, précédé par une introduction théorique substantielle, le volume va, à mon avis, à l'encontre des habitudes de lecture et d'écriture de la critique littéraire roumaine). Mais l'évolution ultérieure des idées littéraires prouvera la qualité de ses propos théoriques. Ses innovations, les enjeux des débats que Ioana Em. Petrescu y amorce, et qui sont autant de prises de positions – toutes particulières – de type poststructuraliste, passent en fait inaperçus lors de son apparition. Le volume – relu éventuellement après 90, par les historiens des idées littéraires roumains ou par des « *aficionados* nouvelle vague » des écrits de Ioana Em. Petrescu – n'est pas effectivement intégré dans son temps, quoiqu'il entend poser de façon explicite une vision sur la fin du structuralisme (et sur ce qui vient après). Il ne participe à aucun débat, il ne figure pas parmi les voix qui se font entendre. Hélas – cela est vrai, aussi – la fin du structuralisme n'est réellement pas « aperçue »

¹ Ioana Em. Petrescu, *Configurații* [*Configurations*], Cluj-Napoca, Dacia, 1981.

comme telle par la critique roumaine dans les années de la fin du communisme (j'allais dire – de la fin du monde, de ce monde-là, dont il est question).

Voilà pour les exemples. Mais, avant tout, je vais vous parler d'un théoricien roumain de la littérature qui a été aussi le professeur de quelques-uns de nous, dans les années 80. J'ai commencé ma formation à l'étude de la littérature dans ses enseignements, trop vite clos, et cela me situe parmi les témoins, fait notable, qui l'emporte sur toute autre articulation de réflexion. Ceci me permet d'aborder le thème de ma communication par une anecdote. C'était approximativement en '83 – '84, et notre professeure, Ioana Em. Petrescu, venait de présenter une communication sur le texte de Derrida *Structure, sign and play*². Peu de monde – académique – parmi ceux qui se trouvaient dans la salle avait effectivement suivi ses propos et Derrida était encore un nom assez exotique pour eux. À la fin, un autre professeur – un homme, cette fois – l'approcha, la complimenta en termes très généraux sur sa présentation, mais s'empressa d'ajouter une question, qu'il posa avec un air de pitié supérieure : « Mais, voyons, ma très chère, pourquoi une femme si belle que vous s'intéresserait-elle à un philosophe aussi difficile que Derrida ? ». Nous, les étudiant(e)s, nous regardions la scène avec des yeux énormes ; je ne sais pas si nous comprenions, en ce moment-là, toute la pesanteur de la discussion. Car tout y était : la misogynie roumaine bien enracinée culturellement (et parfaitement tolérée par les milieux censés être parmi les plus éclairés), le refus des nouveautés de tout domaine scientifique, la méfiance, aussi, face à la théorie (littéraire), ou aux discussions « trop » théoriques, la résistance de la gérontocratie sur place face aux jeunes (Ioana Em. Petrescu avait environ 46 ans à l'époque, ce qui faisait « très jeune » dans les universités roumaines).

Pour revenir à la scène évoquée : notre professeure mima, sur le champ, une pose de « petite femme fatale » qui lui était complètement étrangère, par ailleurs, et répondit en battant les cils : « Mais, comment ne pas m'intéresser à Derrida ? Avez-vous vu le bel homme qu'il est sur les photos ? ». Fin de la scène. Le professeur se retira satisfait (quoi que légèrement perplexe : il sentait quelque chose de louche dans la réponse) et, pour les étudiant(e)s de Ioana Em. Petrescu, l'argument « sur la beauté de Derrida » resta à jamais une métaphore du machisme universitaire. Et de quelque chose de plus, que nous ne savions pas nommer en ce moment-là, tout en ayant l'intuition de sa pesanteur...

*

² Ioana Em. Petrescu, « Filosofia poststructuralistă a lui Derrida și soluțiile criticii contemporane » [La philosophie poststructuraliste de Derrida et les solutions de la critique contemporaine]; le texte a été publié, premièrement, dans *Revista de istorie și teorie literară*, XXXII, 1984, 4, XXXIII, 1985, 1-2 ; réédité en volume dans Ioana Em. Petrescu, *Modernism/ Postmodernism. O ipoteză [Modernisme/ Postmodernisme. Une hypothèse]*. Edition, étude introductive et postface française par Ioana Bot, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 2003, pp. 54-79.

Ioana Em. Petrescu (n. 1941, m. 1990) a fait des études de langue et littérature roumaine à l'Université de Cluj, où elle a travaillé, jusqu'à sa mort, en enseignant la littérature roumaine et la théorie littéraire. Elle a signé des volumes consacrés, si l'on se fie à leurs titres, aux principaux poètes du canon littéraire roumain (*Ion Budai Deleanu și eposul comic/ Ion Budai Deleanu et l'épos comique*, 1974 ; *Eminescu, poet tragic/ Eminescu, poète tragique*, 1978 ; *Configurații/ Configurations*, 1981 ; *Eminescu și mutațiile poeziei românești/ Eminescu et les mutations de la poésie roumaine*, 1989 ; *Ion Barbu și poetica postmodernismului/ Ion Barbu et la poétique du postmodernisme*, 1993 – achevé et donné à l'éditeur en 1987). En fait – et au contraire de la perception (et réception) critique roumaine – chacun de ses livres se focalise sur un concept ou sur une situation théorique particulière, que l'œuvre étudiée met, en quelque sorte, à l'essai. Ceci pour dire que, dans ses écrits, l'enjeu était premièrement d'ordre théorique – ce qui devient visible, peut-être, de nos jours (je parle aussi en tant qu'éditrice de ses œuvres posthumes), pour des lecteurs (roumains) beaucoup plus habitués à ce type d'approche à présent que ne l'étaient les contemporains immédiats de Ioana Em. Petrescu. Car ceux-là avaient l'habitude de lire des études littéraires plutôt « *author-oriented* » que « *concept-oriented* » et donc ils allaient lire ces volumes comme des études portant sur des auteurs majeurs ; ce, jusqu'à ses éditeurs, qui lui demandaient de mettre un nom d'écrivain (classique, important etc.) dans le titre, pour mieux « faire passer » le livre aux yeux du contrôle politique/éditorial... Il n'y a pas de preuves objectives d'une telle imposition politique à l'époque ; on sait, en échange, que les éditeurs allaient le plus souvent à l'encontre des prétentions que les censeurs politiques pourraient formuler. Ioana Em. Petrescu a été, aussi, une brillante professeure de littérature, créatrice d'un cercle critique et – subrepticement – d'une véritable école d'études littéraires à l'université de Cluj. Mais son tracé littéraire et académique appartient à ce que l'on pourrait appeler la « moyenne nationale » de son époque. Ni trop visible, ni inconnue dans son pays, ni au sommet de la hiérarchie universitaire, ni exilée dans la Roumanie profonde, ni titulaire d'une rubrique dans une revue littéraire (ce qui pouvait assurer, aux temps de Ceausescu, la visibilité et la force d'une posture littéraire), ni absente des mêmes revues, aimée par les étudiants pour ses qualités pédagogiques et, peut-être, évitée par ses confrères pour son ethos refusant tout compromis politique... Elle n'était pas unique, en cela. On le sait. Mais, à 25 années de distance historique, il nous le faut démontrer et c'est là que l'étude de ses archives et de sa bibliothèque privée subviennent heureusement à la recherche.

Je ne suis pas une adepte des « biographismes », mais dans ce cas particulier, je trouve le biais biographique bien nécessaire. Je vais insister sur trois détails, donc, afin d'expliquer la formation intellectuelle de l'auteure en question, sa venue à la théorie, ainsi que les préjugés de sa première réception :

Ioana Em. Petrescu n'a pratiquement vécu que dans la période communiste. Elle y a essoré beaucoup de ses désavantages au niveau du quotidien, ainsi que de

sa formation professionnelle (une formation exclusivement roumaine, une bourse Fullbright en 1981 – 1983 à UCLA, aux États Unis, étant pratiquement sa seule sortie/son seul contact direct, et tardif, avec le monde académique libre – un contact qu'elle a vécu par ailleurs difficilement, toujours à cause des impositions communistes³). Elle est, donc, un cas exemplaire de théoricienne de la littérature appartenant – objectivement – à cette époque-là. Du point de vue de la circulation des idées littéraires entre la Roumanie et l'Europe, on peut considérer la période respective comme un hors-temps, mais en fait la situation sur le terrain n'est pas si clairement définie, en noir et blanc. Un cas comme celui-ci me permet de retracer les plages intermédiaires, colorées de gris.

Son « héritage familial » lui permit un accès libre et riche aux études littéraires de l'entre-deux guerres, l'isolant du même coup des influences politiques des années '50 – '60 dans le domaine littéraire. Elle était la fille d'un professeur de littérature roumaine (D. Popovici) de l'université clujeoise, mort lui aussi très jeune (à 50 ans, en 1952). Elle avait 11 ans à la mort de son père et – beaucoup plus tard – elle décida de le suivre dans ses études (selon ses propres déclarations), afin de pouvoir l'éditer et sauver son (énorme) œuvre manuscrite des vautours qui commençaient à en profiter. Par la suite, elle devint beaucoup plus que cela, dans le paysage académique roumain de la théorie littéraire.

Mais la disparition du père a su influencer à sa manière la formation intellectuelle de sa fille. Orpheline, elle allait chercher la mémoire du père adoré dans la bibliothèque (particulièrement) riche de celui-ci. Manuscrits paternels, livres (roumains, français, italiens etc.) annotés par son père – c'était, là, sa lecture favorite. Selon ses propres aveux, mais aussi selon le témoignage de la bibliothèque même, après la mort de son père, la famille arrêta d'acheter des livres : elle grandit en lisant ce qu'elle trouvait à la maison, sans surveillance, ni guidage. Beaucoup d'études littéraires, donc, et de littérature ancienne. Le tout, immobilisé en quelque sorte, hors de l'histoire (violente, du premier communisme roumain), ainsi que hors de toute perspective historique/diachronique sur les lectures respectives. Elle connut, de cette façon, des textes, études et idées de l'entre deux guerres, qui allaient lui être familiers, là où, pour ses collègues de génération, ces écrits étaient interdits ou difficiles d'accès. Elle avait (bien) lu les auteurs d'avant, avant de se consacrer aux auteurs et théories de son temps. Beaucoup plus tard, à l'âge mur, cela lui valut une espèce de « navigation libre » dans la bibliographie critique, ainsi que une capacité particulière de métaboliser, dans ses lectures, cette bibliographie « ancienne », qui lui était beaucoup plus proche qu'à ses collègues de la même génération. De retrouver les sources, d'exercer des comparatismes parfois inouïs etc.

³ Ioana Em. Petrescu, *Molestarea fluturilor interzisă [Il est défendu de faire du mal aux papillons. Lettres américaines]*. Réunies et éditées par Ioana Bot, București, Editura Didactică și Pedagogică, 1998.

La famille, son mari (Liviu Petrescu, qui était lui-même comparatiste et travaillait au même Département de littérature), ainsi que ses amis proches, lui cultivaient souvent l'impression qu'elle écrivait mal ou qu'elle était difficile à lire/ à suivre dans ses idées. Ceci est évident dans la correspondance, aussi bien que dans le *Journal* de Ioana Em. Petrescu⁴. Elle n'avait pas contesté cette impression, confirmée par ailleurs par la critique littéraire à l'apparition de la plupart de ses livres. Toute une énergie du dialogue se voit, dans ses écrits, tournée vers le dialogue des idées – et moins vers un lecteur censé « la comprendre » ou « lui répondre ». Cet hermétisme de ses textes était, en échange, équilibrée en quelque sorte par leur origine : à deux exceptions près, toutes ses études avaient été, à l'origine, des cours ou autres enseignements. Elles conservent la démarche claire de la leçon, dans le style, ainsi que dans l'architecture de leurs démonstrations.

L'histoire personnelle, dans des cas comme celui de Ioana Em. Petrescu, se mêle à l'Histoire, se plie aux dictats de cette dernière et – qui plus est – s'y ajoute. Car l'Histoire, en ce cas, n'est pas seulement celle de la dictature communiste et ses interdictions (...de lecture, d'écriture, de circulation de livres aussi bien que de personnes), mais aussi de plusieurs sous-couches de retard quant aux développements des sociétés contemporaines, sur lesquelles le communisme « à la roumaine » s'était si bien ajouté : les mentalités patriarcales et gérontocrates (et ceux des milieux académiques aussi), le machisme, le conservatisme, le repli sur « les valeurs nationales », tout cela allait de pair, en fait, avec l'obsession d'un Occident avec lequel on ne voudrait pas perdre contact, avec la résistance intellectuelle au communisme, avec le refus de la pensée unique etc.

Ma démarche a été facilitée par la conservation de son archive (bibliothèque et manuscrits) *in situ*, dans l'appartement familial, revenu en héritage à l'état roumain, après le décès de son mari, Liviu Petrescu, en 1999. Il se trouve conservé (avec un archivage professionnel) comme « Archives Ioana et Liviu Petrescu », auprès de la Bibliothèque Districtuelle de Cluj. Depuis 2006, j'y dirige des travaux d'étude de textes et d'édition de manuscrits, avec une équipe de jeunes chercheurs postdoctoraux, doctorants et étudiants en master. De nombreuses publications, ainsi qu'une édition posthume, complète, des œuvres de Ioana Em. Petrescu, sont issues de ces travaux. Cela m'a aussi permis d'étudier *des pratiques de lecture* et d'esquisser des réponses à des questions telles :

⁴ Ioana Em. Petrescu, *Jurnal [Journal]*. Edition de Elena Neagoe et Rozalia Borcilă, avec une postface par Carmen Mușat, Pitești, Paralela 45, 2004. Les éditrices précisent, dans leur note, avoir choisi de publier seulement des fragments d'un corpus plus ample et ayant un contenu plutôt délicat. Jusqu'à aujourd'hui, il a été impossible à la Bibliothèque de Cluj, devenue entre temps propriétaire de l'archive, de récupérer le manuscrit original, enlevé de la maison par les éditrices, pendant le déroulement du procès civil concernant l'héritage de la famille Petrescu, après la mort de Liviu Petrescu, en 1999. Cela fait que le livre est, à son tour, une édition à considérer avec prudence.

1. *Comment se procurait-elle les livres occidentaux ?* Quels étaient les réseaux de leur circulation ? Les archives aident à retracer un véritable marché noir, sinon un groupe d'amis et collègues, ayant des intérêts communs, qui faisaient circuler les livres – en original, en photocopie intégrale ou partielle, en copie manuscrite, le plus souvent partielle mais impeccablement référenciée.

2. *Comment lisait-elle les livres de théorie ?* Je peux offrir, pour le moment, deux réponses, attestées par les archives : *a. si le livre lui appartenait*, elle lisait en faisant beaucoup de notes marginales, aux crayons de plusieurs couleurs (avec un usage personnel assez codé) ; pratiquement, si un essai ou un commentaire allait être écrit, on le voit naître dans ces commentaires ; *b. si le livre ne lui appartenait pas*, elle prenait beaucoup de notes, fiches de citations et renvois aux pages du livre, en laissant à ses pages manuscrites des marges assez larges pour contenir des commentaires successifs, éventuellement en rouge ; elle prenait ses notes dans des cahiers d'écolier de 100 ou de 200 pages, qui devenaient par la suite des substituts des livres. Elle numérotait ses cahiers, ce qui nous permet d'établir la chronologie de ses lectures. En voici quelques exemples :

2.1. Pour les livres occidentaux cités dans *Configurations*, tels est le cas du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure (édition française de 1969, Paris, Payot), lu entre 1976 et 1980 et résumé dans le même cahier que trois études de grammaire textuelle, narratologie et pragmatique signés par Teun Van Dijk. D'où provenaient ces titres étrangers ? Il se trouve que je peux retracer, personnellement, les études de Van Dijk (pour les avoir lues, étudiante, dans la même bibliothèque privée), mais pas le livre de Saussure. Ce qui nous vaut une réponse générique : elle puisait dans les (riches) bibliothèques privées de deux de ses collègues et amis, linguistes, qui se les procuraient via des membres de leurs familles, expatriés aux États Unis ou en Israël.

2.2. Un autre cas, d'une lecture tout aussi importante pour le livre des *Configurations* : un conspect de 123 pages de l'édition française de Heidegger, *L'Être et le temps* (Gallimard, 1964), où elle note sur la première page du cahier « je traduis seulement la première section », mélangeant le roumain et le français, avec un glossaire substantiel allemand-français des termes philosophiques heideggeriens en ajout. Notes de lectures en bleu, commentaires en rouge, termes du glossaire en vert. Source du livre : inconnue (fort probable : un des deux collègues linguistes invoqués auparavant).

2.3. Enfin, pour cette liste d'exemples – et parce que c'est une référence bibliographique essentielle pour l'enjeu post-structurel des *Configurations* – j'ajoute le cahier contenant les notes (abondamment copiées du livre) de Derrida, *La Grammatologie* (édition de 1974). La page de gauche (le verso de chaque page), libre, est annotée en rouge avec des commentaires qui indiquent déjà le sens de ce qu'elle allait écrire dans les *Configurations*, ainsi que de ce

qui, de manière plus générale, la préoccupait dans les écrits de Derrida. Source du livre : inconnue.

3. *Qu'est-ce qui l'attirait/ l'intéressait dans un livre de théorie ?* Voilà, justement à cause des notes manuscrites longues ou abondantes, ce qui est bien difficile à voir. Ce n'était, en tout cas, pas nécessairement l'idée centrale ou l'enjeu principal de ce qu'elle lisait, sinon ce qu'elle poursuivait elle-même dans ses recherches ; cela fait que les lectures sont orientées dans leur choix de fragments, citations etc.

Enfin, le dialogue avec l'auteur lu « crayon en main » lui était très facile et explicite, en marge de la page imprimée : elle y griffonnait de petites demandes (« sérieusement ? », « pas vrai ? », « sur quoi te fondes-tu ? ») souvent ironiques, mais dénotant plutôt une vivacité de l'esprit dialogique, à toute épreuve, que le fil d'une pensée se construisant dans le dialogue. Pour faire vite, je dirai que, dans tout cela, je ne vois rien de spectaculaire. Les manières de lire sont celles des littéraires/scientifiques de son temps (cahiers, notes, crayons de différentes couleurs, annotations etc.) et de partout, si ce n'est de la dimension des citations copiées (le retour au livre étant le plus souvent impensable) ou la clarté des références aux pages⁵.

Certes, cet accès aux archives manuscrites m'a aussi permis de reconstituer certaines pratiques d'écriture de l'auteure en question, que je me contente de résumer, pour le moment, en plusieurs étapes : 1. La lecture d'un texte théorique provoque un dialogue/une réplique en marge de la page ; 2. Si possible, le dialogue sur l'idée respective est repris au cours d'un enseignement, approfondi et illustré par au moins une microlecture (choix selon la programme de l'enseignement, choix selon un projet plus ample de l'auteure, visant telle œuvre littéraire) ; 3. Suivent les notes de l'auteure pour un futur essai/ chapitre/ étude ; 4. Enfin, l'écriture (souvent, à plusieurs versions, manuscrites, sur feuilles de cahiers d'écopier) de l'essai – moment de retour sur la bibliographie première, ayant déclenché ou soutenu la nouvelle réflexion. Mais, en fait, ce que l'on retrouve ici, ce sont les gestes les plus normaux des pratiques d'écriture d'un spécialiste. Rien ne semble troubler, ou donner une nuance à part, cela, quoique c'est, là, une écriture qui se fait en plein cœur de la période communiste. Sa clôture, son espace d'intimité, ne sont pas imposés par le contexte historique. Une future étude des dossiers de surveillance de la Securitate, consacrés aux époux Petrescu (que je projette, pour l'instant), nous dira si tel a été vraiment le cas, si cet espace de réflexion et de création a été effectivement si intime ; mais eux, ils ne se sentaient

⁵ À ce sujet, je signale une publication issue d'un travail de dissertation réalisé sous ma direction, dans les archives de la famille Petrescu: Silviu Mihăilă, *Ioana Em. Petrescu, citindu-l pe Eminescu. Note, arhive, documente* [Ioana Em. Petrescu lisant Eminescu. Notes, archives, documents], Cluj-Napoca, Eikon, 2013.

pas du tout espionnés par leurs proches, auxquels, au contraire, ils faisaient complètement confiance.

*

Un deuxième moment des pratiques de lecture, tout aussi emblématique pour l'atmosphère du champ littéraire roumain de l'époque est constitué par la réception (critique) des écrits de Ioana Em. Petrescu. Les critiques (le plus souvent, des universitaires eux aussi, en fait – des collègues de l'auteure) reprochent à ses livres d'être trop enclins à la théorie – et de citer trop de sources occidentales, comme pour vouloir faire impression sur le lecteur. Misogynie et refus de la théorie (de la théorisation) sont deux attitudes caractéristiques de la vie culturelle roumaine à l'époque : Ioana Em. Petrescu en fait les frais, de son vivant, pour presque tous ses livres ; et ce – à tous les niveaux de cette réception : de son mari, comparatiste et universitaire lui-même, qui lui reproche (à voir leur correspondance intime⁶) de ne pas savoir bien écrire, à ses collègues et anciens professeurs de l'université (le cas de Mircea Zăciu et de ses chroniques condescendantes mais misogynes publiées au sujet de quelques autres volumes de Ioana Em. Petrescu), enfin – à ses confrères pratiquant la chronique littéraire dans les revues centrales de Bucarest (Mircea Iorgulescu, Laurențiu Ulici etc.). À quelques exceptions, certes, notables, tels Paul Cornea, Mircea Angheliescu ou Mihai Zamfir, tel est le climat critique roumain, récepteur dans l'immédiat de ses textes. Le fait de les avoir réédités, un après l'autre, depuis 2006, nous a permis de restituer le dossier critique de chacun des volumes, et il faut dire qu'ils sont assez homogènes pour ce qui est de la méfiance envers le poids théorique des écrits de Ioana Em. Petrescu. Enfin, ces chroniques n'ont aucun égard pour placer dans un temps, un contexte (idéatique) ou dans un dialogue (avec le champ occidental des idées littéraires) les volumes commentés. Elles sont, elles aussi, « sans temps ni lieu », en exprimant leur jugement uniquement par rapport au contexte roumain (soit invoqué de manière imprécise et bien trop générale, soit immédiat).

En voici, de nouveau, quelques exemples, que j'essaie de grouper selon la stratégie critique principale utilisée. Ainsi, dans le dossier de la réception critique du volume, le commentateur le plus prestigieux, Laurențiu Ulici (et qui publiait dans la revue la plus importante de l'époque, la « România literară »), *choisit d'ignorer complètement la théorie qui articule l'étude* ; il le fait même en louant le volume... pour ses microlectures, et non pas pour la nouveauté de la théorie :

...les textes de *Configurations* (1981), pour la plupart des analyses partielles d'objets historico-littéraires, dont un appartenant à la littérature contemporaine (*Laus Ptolemaei*, de Nichita Stănescu) attestent, en égale mesure, les disponibilités

⁶ *Corespondența intimă Ioana Em. Petrescu – Liviu Petrescu, 1961-1978* [*Correspondance intime Ioana Em. Petrescu – Liviu Petrescu*]. Edition, notes et étude introductive de Mirela Tomoiagă, préface de Ioana Bot, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 2012.

interprétatives de Ioana Em. Petrescu et son désir de diversifier l'espace littéraire de ses investigations, mais non de sa perspective critique...⁷.

La même attitude, minimisante par ce qu'elle note des réussites de détail et feint (gauchement, je dirais) ignorer l'ensemble, dans la chronique signée à l'époque par Dana Dumitriu :

...son nouveau livre, *Configurații*, part de quelques précisions d'ordre général, s'achevant par l'examen attentif de la structure de quelques œuvres modernes qui attestent un changement de conception artistique profond : la technique de la citation. Apportant dans ses commentaires une information solide, une culture bien assimilée et un respect rigoureux du texte, elle nous communique des informations très intéressantes, pertinentes, d'une clarté sans reproche⁸.

Une autre stratégie est celle de la description correcte sans aucune vue sur le sens de l'ensemble. Des critiques qui se bornent à résumer le volume, assez minutieusement, sans toutefois donner une vue d'ensemble ou bien une contextualisation du débat théorique qui s'y trouve amorcé. Comme la description d'une langue inconnue... ou bien comme une essentielle indifférence envers les enjeux réels du volume⁹.

La bibliographie théorique invoquée dans *Configurații* est, certes, abondante, sans toutefois dépasser ce qui serait « la norme » d'un propos occidental semblable. Voici la liste des auteurs et écrits théoriques invoqués dans l'étude introductive (par ordre de l'apparition ; en gras, ceux qui n'étaient pas lus dans une édition roumaine) : Giambattista Vico (*La nouvelle science*), Mikel Dufrenne (*Le poétique*), Fr. Nietzsche (*Naissance de la tragédie*), I.M. Lotman (*Leçons de poétique structurale*), Herbert Read (*Image et idée*), M. Heidegger (*L'Être et le temps*), M. Merleau-Ponty (*Phénoménologie de la perception*), Titu Maiorescu (*Une recherche critique sur la poésie roumaine de 1867*), Oskar Walzel (*Gehalt und Gestalt im Kunstwerk des Dichters*, consulté dans la traduction roumaine de 1976), B. Tomashevski (*Théorie de la littérature. Le poétique*), E.R. Curtius (*La littérature européenne et le Moyen Age latin*), G. Genette (*Figures III*), A.J. Greimas (*Du sens. Essais sémiotiques*), A.J. Greimas – J. Rastier (*Le jeu des contraintes sémiotiques*), Ș. Coculesco – Pius Servien (*Essai sur les rythmes toniques du français*), Mircea Eliade (*Commentaires à la légende du Maître Manole, Traité d'histoire des religions, Aspects du mythe*), Jacques Derrida (*De la Grammatologie*), Pius Servien (*Esthétique*), J.P. Sartre (*L'imaginaire*, édition de 1966), Rudolf Arnheim (*Art et perception visuelle*), F. de Saussure (*Cours de*

⁷ Laurențiu Ulici, « Istorici literari VIII » [Historiens de la littérature], *România literară*, XXI, 1988, 5, p.11.

⁸ Dana Dumitriu, « Rigoare și subtilitate » [Rigueur et subtilité], *România literară*, XV, 1982, 6.

⁹ Cf. Cornel Robu, « Lectura între fragment și sistem » [La lecture entre fragment et système], *Tribuna*, 1983, 5 mai, et Despina Neagoe, « Ioana Em. Petrescu, *Configurații* », *Echinoc*, XIII, 1981, 10-11-12.

linguistique générale, éd. de 1969), G. Călinescu (*Œuvre de Mihai Eminescu*), Paolo Santarcangeli (*Livre des labyrinthes*), T.S. Eliot (*Essais*), L. Blaga (*Trilogie de la culture*), G. Călinescu (*Cours de poésie*), G. Bachelard (*Psychanalyse du feu, L'eau et les rêves, L'air et les songes, La terre et les rêveries du repos, La terre et les rêveries de la volonté*), J. Merleau-Ponty (*Cosmologie du XXe siècle*), N. Frye (*Anatomie de la critique*), G. Durand (*Structures anthropologiques de l'imaginaire*), J. Kristeva (*La révolution du langage poétique*), L. Goldmann (*Pour une sociologie du roman, Sociologie de la littérature*), Marx et Engels (*Sur l'art et la littérature*, traduction roumaine de 1953). De ce grand nombre d'auteurs et études consultés, la plupart avaient été traduits en roumain, dans la période communiste et se trouvaient en accès libre dans les bibliothèques publiques. D'autre part... est-ce beaucoup de références théoriques pour 200 pages de texte, comme les critiques le lui reprochaient ? Qu'est-ce que c'est que « beaucoup » ? À voir...

Ceci dit, il faut aussi noter l'aisance avec laquelle Ioana Em. Petrescu met ensemble la bibliographie occidentale du sujet et les sources roumaines de l'entre-deux guerres (la philosophie de Lucian Blaga, la critique de George Călinescu), voire même avec les premières définitions roumaines du poétique, appartenant à Titu Maiorescu et au XIXe siècle...

Il nous semble évident, le long du livre, que Ioana Em. Petrescu ne part pas d'un manque de la théorie structuraliste (qu'elle ressentirait au moment d'utiliser celle-ci dans ses analyses), sinon d'une connaissance approfondie d'une bibliographie « d'avant le structuralisme », qui lui permet d'utiliser ce que la doctrine avait obnubilé dans son affirmation. Elle ne réagit pas à un moment dans l'histoire de la théorie – le moment dont elle était bel et bien contemporaine et qui serait celui de la fin du structuralisme – sinon elle se pose en dehors du structuralisme, tout court. Ce faisant, elle relie, avec un geste théorique dont le naturel et l'aisance font rêver, la bibliographie de l'entre-deux guerres avec les nouvelles positions, post-structurelles, qui venaient de paraître. La première lui est – pour des raisons que nous avons expliquées – bien familière. Ce qui réduit aussi, à ses yeux, l'effet de nouveauté de la dernière.

Effectivement, le volume des *Configurations* (écrit à la fin des années 70 et publié en 1981, donc – avant le séjour américain de l'auteure) proposait une lecture (implicitement polémique) des derniers grands structuralistes, en se retournant en revanche vers la *Gestalt*-théorie de l'entre-deux guerres, en cherchant à fonder une nouvelle vision du langage poétique, où l'on retrouve idées et sources inspiratrices provenant d'époques et courants de pensées assez divers. Dans la visée de Ioana Em. Petrescu, il est évident que la polémique avec le structuralisme (de Julia Kristeva, par exemple) ne constituait pas le centre de son excursus théorique. Ses lectures, la pratique des analyses de texte (l'expérience des séminaires de théorie littéraire qu'elle donnait), ses projets de livres portant sur la poésie de Nichita Stănescu, Ion Barbu ou T.S. Eliot, l'amènent à s'interroger sur la possibilité d'un niveau pré-linguistique de l'organisation du sens poétique. *D'une*

forme qui ne serait pas encore dans la langue, mais qui serait assez forte pour déclencher le processus créatif. Elle se retourne, pour argumenter cela, vers les théories de l'entre-deux guerre (ayant précédé le structuralisme, même en ayant fomenté dans les mêmes cercles): *Gestalt*-théorie, mythocritique, critique esthétique ou esthétique mathématique y sont invoquées. De fait, elle revisite des théories que l'ascension du structuralisme avait obnubilé ou exilé en marge de la doxa, pour rencontrer, en appui de ses propos, les positions post-structuralistes de son temps (Derrida, *De la Grammatologie* – lecture séminale pour Ioana Em. Petrescu, et ce bien avant que la mode Derrida ne frappe, à nos portes comme en Occident...). Mais sa recherche d'une (nouvelle) théorie est fondée sur le besoin d'affiner les outils de ses analyses (pour ce qui est des analyses sur Ion Barbu ou Nichita Stănescu – le lecteur peut voir ce que cela a donné dans ses livres ultérieurs), et non par le désir de participer à un dialogue sur la fin (ou sur les erreurs, ou sur les *misreadings*) du structuralisme. La mode occidentale du moment ne la touche pas. Tout comme elle savait ne pouvoir dialoguer avec personne, dans un (utopique) champ de la libre circulation des idées, et ce non seulement parce que tout contact direct avec les collègues d'ailleurs, occidentaux etc., lui était impossible, mais aussi à cause du manque d'intérêt que le milieu roumain manifestait envers ce genre d'étude (et de position théorisante).

Les impositions du contexte politique roumain (fermeture, interdictions etc.) n'expliquent que très peu de cette option monologique de l'auteure ; beaucoup plus (des explications) revient à la façon dont elle-même choisit de poser ses propos, ainsi qu'aux manières spécifiques du contexte professionnel roumain (manque d'intérêt pour les débats/ renouveaux théoriques, pour le style académique d'écriture ; machisme et provincialisme à rebours, aussi...).

Sans temps, ni lieu, la théorie de Ioana Em. Petrescu demeure étrangère au commerce idéologique du poststructuralisme (fut-il uniquement roumain). La critique postmoderne la relit peu ou pas du tout, son appartenance historique à une autre période (celle du communisme) la reléguant « en principe » aux territoires dont tous veulent s'éloigner au plus vite. Paradoxalement, son exil – si exil il y a – continue après la chute des murs politiques qui la tenaient, à ses yeux, prisonnière.

BIBLIOGRAPHIE

- Correspondența intimă Ioana Em. Petrescu – Liviu Petrescu, 1961-1978* [*Correspondance intime Ioana Em. Petrescu – Liviu Petrescu*]. Edition, notes et étude introductive de Mirela Tomoiagă, préface de Ioana Bot, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 2012.
- DUMITRIU, Dana, « Rigoare și subtilitate » [Rigueur et subtilité], *România literară*, XV, 1982, 6.
- MIHAILĂ, Silviu, *Ioana Em. Petrescu, citindu-l pe Eminescu. Note, arhive, documente* [Ioana Em. Petrescu lisant Eminescu. Notes, archives, documents], Cluj-Napoca, Eikon, 2013.
- NEAGOE, Despina, « Ioana Em. Petrescu, Configurații », *Echinox*, XIII, 1981, 10-11-12.
- PETRESCU, Ioana Em., *Configurații* [Configurations], Cluj-Napoca, Dacia, 1981.
- PETRESCU, Ioana Em., « Filosofia poststructuralistă a lui Derrida și soluțiile criticii contemporane » [La philosophie poststructuraliste de Derrida et les solutions de la critique contemporaine], *Revista de istorie și teorie literară*, XXXII, 1984, 4, XXXIII, 1985, 1-2; réédité dans Ioana Em. Petrescu, *Modernism/ Postmodernism. O ipoteză* [Modernisme/ Postmodernisme. Une hypothèse]. Edition, étude introductive et postface française par Ioana Bot, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 2003, pp. 54-79.
- PETRESCU, Ioana Em., *Molestarea fluturilor interzisa* [Il est défendu de faire du mal aux papillons]. *Lettres américaines*. Réunies et éditées par Ioana Bot, București, Editura Didactică și Pedagogică, 1998.
- PETRESCU, Ioana Em., *Jurnal* [Journal]. Edition par Elena Neagoe et Rozalia Borcilă, avec une postface par Carmen Mușat, Pitești, Paralela 45, 2004.
- ROBU, Cornel, « Lectura între fragment și sistem » [La lecture entre fragment et système], *Tribuna*, 5 mai 1983.
- ULICI, Laurențiu, « Istorici literari VIII » [Historiens de la littérature], *România literară*, XXI, 1988, 5.

WITHOUT TIME OR PLACE.
 INNOVATING THEORY DURING THE COMMUNISM
 (Abstract)

Starting from a volume of theoretical poetics published in Romania in 1981 (Ioana Em. Petrescu, *Configurații* [Configurations], Cluj-Napoca: Dacia) that we are currently re-editing, we aim at considering the way in which a Romanian literary theorist could, at the time, innovate, discuss, and – eventually – find and articulate their personal and highly iconoclastic voice within a field which was *a priori* regarded as being remote or even prohibited. Given the present access to the personal library and manuscripts of the author in question, we hope to be able to recreate some reading patterns (of theoretical texts), as well as some ways of putting into practice new ideas. Ioana Em. Petrescu's volume offered a reading key to the least polemic of the great remaining structuralists, turning as an alternative to the *Gestalt* theory of the interwar period, in order to set up a new vision of the poetical language, where one can find ideas and inspirational sources from different ages and schools of thought. The close-readings (mainly of Romanian canonical and even school literary texts) also constitute a voluntary “poor” approach of literary theory. Is that a contextual solution of the ivory tower? An indifference to the whims of fashion and to Western patterns? A form of *extreme* freedom from the part of a theoretician?

Keywords: Ioana Em. Petrescu, intellectual history, reading practices, communism, *Gestalt theory*.

FĂRĂ TIMP ȘI LOC.
INOVÂND ÎN TEORIA LITERARĂ ÎN VREMEA COMUNISMULUI
(*Rezumat*)

Pornind de la un volum de poetică teoretică apărut în 1981 în România (Ioana Em. Petrescu, *Configurații*, Cluj-Napoca, Dacia), a cărui reeditare o pregătim, ne propunem să reflectăm asupra modului în care un teoretician român al literaturii putea inova, pentru a intra în dialog ori pentru a se identifica și exprima de o manieră personală și puternic iconoclastă, într-un câmp care îi era, *a priori*, îndepărtat, dacă nu interzis. Fiindcă în prezent accesul la biblioteca personală și la manuscrisele Ioanei Em. Petrescu e deschis, sperăm să putem reconstitui practicile de lectură (a teoriei) care au făcut posibilă expresia în spațiul românesc a unor idei noi. Volumul Ioanei Em. Petrescu propunea o lectură cel puțin polemică a ultimilor mari structuraliști, întorcându-se spre teoria *gestaltistă*, pentru a fonda o nouă viziune a limbajului poetic, în care se regăsesc idei și surse inspiratoare situate în epoci și curente diverse. Microlecturile (în cea mai mare parte consacrate unor texte din autori români canonici, de manual chiar) constituie, la rândul lor, o abordare în mod voit „săracă” a teoriei. Să fi fost oare aceasta o soluție contextuală a turnului de fildeș? O indiferență impusă față de formulele la modă, față de modelele occidentale? O libertate *in extremis* a teoreticianului ?

Cuvinte-cheie: Ioana Em. Petrescu, istorie intelectuală, practici de lectură a teoriei, comunism, *gestaltism*.